

Dominique ROBIN, *Pêcheurs bretons sous l'Ancien Régime. L'exploitation de la sardine sur la côte atlantique*. Préface d'André Lespagnol. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000, 387 p.

Dans l'histoire maritime, la pêche fait souvent figure de parent pauvre, comparée à l'histoire commerciale ou militaire. Cela tient en grande partie à la difficulté de rassembler une documentation souvent éparse et lacunaire. La Bretagne n'avait, jusqu'à présent, dans ce domaine, que des études ou partielles, ou locales, et souvent anciennes. Dominique Robin, dans sa thèse soutenue à Rennes en 1997, fait une magnifique synthèse qui dépasse le simple domaine de la pêche pour ouvrir des perspectives sur l'histoire économique et sociale du littoral breton, du Croisic à Camaret, du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e.

L'intérêt majeur de cette thèse est de montrer comment la pêche de la sardine (ce poisson qui est un « personnage historique important de la Bretagne », comme le dit avec humour André Lespagnol) a été à l'origine d'une « proto-industrialisation » de la Bretagne méridionale sous l'Ancien Régime, avec le développement des presses, proto-industrialisation qui s'est poursuivie et transformée au XIX^e siècle avec l'implantation des usines de conserve. Ce système de production a entraîné des mutations sociales que l'auteur analyse avec finesse : domination des négociants qui, presque partout, prennent le contrôle de la pêche, de la propriété des chaloupes, du commerce de la roque, des établissements de presses, de la commercialisation de la sardine ; régression sociale des pêcheurs – en fait, un monde plus diversifié qu'on ne l'imagine –, victimes de multiples contraintes, naturelles (la sardine est un poisson capricieux dont l'absence temporaire sur les côtes, certaines années, accentue la misère de la population), sociales (contrôle des négociants), politiques (difficultés dues aux guerres maritimes contre les Anglais, recrutement de matelots pour la marine royale).

Les thèmes développés par D. Robin sont nombreux : nous n'en retiendrons que quelques-uns, qui nous paraissent nouveaux. D'abord la diversité des ports de pêche : la différence est grande entre les multiples petits havres qui n'abritent que quelques chaloupes et les grands ports où la pêche de la sardine est quasiment une mono-activité : Belle-Île, Concarneau, Douarnenez, Camaret. Et chacun de ces ports mêmes a son originalité : « Belle-Île est le site où on peut vraiment parler de la part prédominante des paysans dans la pêche de la sardine », tandis que Concarneau et Douarnenez, au contraire, sont des villes de pêcheurs professionnels n'ayant aucune activité liée au travail des champs ; à Camaret, les pêcheurs ont, en dehors de la saison sardinière, d'autres activités : ou cultiver un lopin de terre, ou s'embarquer « sur les vaisseaux et gabarres du roi, ou sur les bâtiments marchands tant du pays que du Port-Louis et Nantes ».

On retiendra aussi que les négociants qui ont introduit la technique des presses et qui ont accaparé le commerce de la sardine pressée sont originaires du sud du royaume. Pour quelle raison voit-on des Provençaux et des Languedociens venir s'installer sur le littoral breton dès la seconde moitié du XVII^e siècle ? C'est que la sardine, «un des rares aliments à bon marché, à la portée des plus pauvres», est devenue de plus en plus rare sur le littoral méditerranéen. Dès lors, à la sardine «en vert» (c'est-à-dire fraîche), consommée par les Bretons et les Bordelais, est venue s'ajouter la sardine pressée (qui peut «se conserver sur une période de sept à huit mois»), envoyée en tonneaux dans les lointains méditerranéens. On notera que c'est sous l'impulsion de Fouquet que la pêche de la sardine a pris son essor puisque, ayant acquis Belle-Île en 1658, «il détermina une émigration de Languedociens qui instruisirent les Bel-Îlois des procédés de pêche et de fabrication». Peu après, les ports de l'amirauté de Quimper s'initient à leur tour aux nouvelles techniques : il est symptomatique que Dubuisson-Aubenay, en 1636, ne mentionne pas la pêche de la sardine à Concarneau, mais qu'en 1698, Béchameil de Nointel témoigne que l'on pêche ce poisson, non seulement à Concarneau, mais à Audierne, dans la baie de Douarnenez «et quelquefois même dans la baie de Brest».

Le monde des pêcheurs est difficile à saisir : D. Robin lui-même avoue qu'il est bien «mystérieux». C'est que les sources ne sont guère aisées à exploiter. Les témoignages directs sont rares, car les pêcheurs – et souvent même les négociants... – sont illettrés, et ces petites gens n'intéressent guère leurs contemporains. Les sources officielles (rôles d'équipages, actes de ventes de chaloupes, délivrance de congés, rôles de capitation, etc.) ne permettent d'avoir que des vues partielles de la question, mis à part le rapport très précieux de Lemasson du Parc en 1728. Quant aux statistiques, elles sont à cette époque bien peu sûres, servant souvent «de point d'appui à des polémiques» ; les seules sources quantitatives indiscutables sont tirées des congés de pêche ou des registres d'armement, et elles sont rares. Il faut louer l'auteur d'avoir réussi, à partir de documents aussi hétéroclites, à donner un tableau cohérent de ces hommes situés au dernier rang de l'échelle sociale, à la réputation catastrophique (fainéants, violents, incultes, buveurs...) et, de plus, incapables (sauf à Camaret) de résister au monde du négoce en s'organisant en corps de métier ou en confréries.

Le dernier problème – et non le moindre – posé par D. Robin, est celui des raisons de la réussite de cette industrie sardinière, manifestée par l'implantation ultérieure de l'industrie des conserveries, alors que l'industrie toilière, fort importante aussi en Bretagne sous l'Ancien Régime, n'a pas pu dépasser le stade de la proto-industrialisation et a connu un déclin irrémédiable au XIX^e siècle. L'explication, l'auteur la trouve d'abord dans la comparaison avec les Basques du Labourd, qui ont connu, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, un développement sardinier comparable à celui de la Bretagne méridionale, mais où l'implantation des fabriques de sardines

pressées n'a pas débouché, au XIX^e siècle, sur l'industrialisation de la conserve. La raison de l'échec basque tient au fait que les armateurs, plus puissants que les négociants, ont misé en grande partie sur d'autres pêches (baleine et morue) : leurs capitaux manquèrent pour que les presses de sardines soient assez dynamiques et donnent naissance, plus tard, à des conserveries industrielles, au moment où déclineront les pêches de la baleine et de la morue. C'est une raison analogue qui explique l'effondrement en Bretagne de l'industrie toilière : le capitalisme commercial embryonnaire fut ruiné par le protectionnisme de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e : les capitaux s'investirent dans la rente foncière «et les tisserands paysans n'eurent plus qu'à se blottir entre la navette de leur métier et le manche de la charrue», selon l'heureuse formule de Jean-Yves Andrieu.

Voilà quelques aspects de cet ouvrage foisonnant de renseignements sur les techniques de pêche de conservation et de commercialisation du poisson, sur le mode de vie des pêcheurs, sur la mentalité des négociants, sur les initiatives du pouvoir royal ou des états de Bretagne pour tenter de réglementer une activité où les conflits ne manquaient pas. Un beau livre sur la Bretagne et les Bretons de la côte sud au deux derniers siècles de l'Ancien Régime.

Tanguy DANIEL